

JOSEPH



MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

# JOSEPH

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-03717-1

*C'est comme une carte à jouer, des toits  
rouges sur la mer bleue.*

PAUL CÉZANNE



Les mains de Joseph sont posées à plat sur ses cuisses. Elles ont l'air d'avoir une vie propre et sont parcourues de menus tressaillements. Elles sont rondes et courtes, des mains presque jeunes comme d'enfance et cependant sans âge. Les ongles carrés sont coupés au ras de la chair, on voit leur épaisseur, on voit que c'est net, Joseph entretient ses mains, elles lui servent pour son travail, il fait le nécessaire. Les poignets sont solides, larges, on devine leur envers très blanc, charnu, onctueux et légèrement bombé. La peau est lisse, sans poil, et les veines saillent sous elle. Joseph tourne le dos à la télévision. Ses pieds sont immobiles et parallèles dans les pantoufles à carreaux verts et bleu marine achetées au Casino chez la Cécile ; ces pantoufles sont solides et ne s'usent presque pas, leur place est sur l'étagère à droite de la porte du débarras. La patronne appelle comme

ça la petite pièce voûtée qui sépare la laiterie de la cuisine ; elle préfère que les hommes passent par là au lieu d'entrer directement par la véranda, c'est commode ça évite de trop salir surtout s'il fait mauvais ou quand ils remontent de l'étable avec les bottes. Cette patronne ne va pas à l'étable, elle s'occupe du fromage, tient sa maison et dit que dans une ferme il faut dresser les hommes pour qu'ils respectent le travail des femmes. Au moment des repas les pantoufles de Joseph glissent sur le carrelage luisant et marron ; Joseph ne laisse pas de traces et ne fait pas de bruit. Il s'applique aussi pour ne pas sentir, il a appris en vieillissant ; dans sa jeunesse, on faisait moins attention à ces choses. Il ne se lave pas dans la salle de bains des patrons qui donne sur le couloir du bas ; on n'en a pas parlé quand il est entré dans cette ferme mais il a compris qu'il devrait utiliser le lavabo du débarras ou celui de l'étable, qu'il préfère parce qu'il sait à quel moment il sera tranquille pour la grande toilette alors que dans le débarras, on dit aussi l'arrière-cave, il aurait toujours peur de se retrouver en slip, en chaussettes, ou en maillot, ou même pire, devant la patronne, le patron, ou le fils qui traversent et ne frappent pas avant d'entrer puisqu'ils sont

chez eux. Le chien reste avec lui quand il fait la grande toilette, à côté du lavabo mais un peu à l'écart pour ne pas être éclaboussé et toujours du côté des sacs de farine contre lesquels il appuie son arrière-train ; il se repose et suit ses gestes, penche la tête à droite à gauche, il a l'air perplexe et ses oreilles douces frémissent inexplicablement, parfois on dirait qu'il rit et se moque des humains qui ont besoin de toutes ces fantaisies. Ce chien s'appelle Raymond, il est déjà vieux, il a au moins douze ans ; au début Joseph était gêné d'utiliser pour un chien le prénom de son père qui est mort depuis presque trente-six ans mais quand même ; ensuite il a pensé que ce prénom était parfait pour un chien comme celui-là, un chien blanc et noir au pelage luisant et souple, surtout entre les pattes de devant, sur le poitrail, un chien qui est toujours au bon endroit au bon moment quand on a besoin de lui ; il rassemble les bêtes sans aboyer et sans mordre, même les jeunes, même par temps d'orage, et même les cochons ; il apparaît il se montre il fait sa ronde et trotte menu et décrit une courbe, plus ou moins à distance et au large du troupeau selon la configuration du terrain, le nombre des animaux, leur état d'énervement, leur degré de dispersion

dans le pré ou l'enclos ; ce chien sait aussi gober proprement les œufs, un œuf par jour ni plus ni moins, et cacher la coquille percée d'un petit trou dans le tas de paille derrière la porte de la grange. Un chien comme celui-là il faudrait qu'il ne meure pas, jamais, il serait presque mieux qu'une personne. Joseph s'en voudrait de penser ces choses, mais il les pense, même s'il ne les dit pas, à personne ; ça le traverse par moments quand il fait un travail qui ne demande pas trop d'attention, nettoyer l'allée et les grilles de l'étable après la traite par exemple, surtout à la bonne saison les vaches sont ressorties il reste dans l'étable, il met de l'ordre et du propre, c'est tenu ; le geste se fait tout seul ou presque, les bras, le haut du corps, se pencher, appuyer mais pas trop pour que ça glisse et que tout soit bien ramassé, rien qu'à entendre le bruit il sait si ça va bien ou pas, il regarde à peine, il est télécommandé, mais en vieillissant il sent que la fatigue le rattrape, le tire et le brûle un peu partout dans le corps. Donc il pense à ce chien, Raymond, qui serait le meilleur chien qu'il ait connu ; c'est comme une sorte de débat avec lui-même, il se reproche, il se traite de vieux gâteux qui préfère les bêtes aux gens, et alors et alors ; il se parle tout seul,

il dit dans l'étable entre ses dents, et alors et alors, et un coup de menton ; et de repenser au François de La Gazelle qu'il a connu à ses débuts dans une ferme, la deuxième ou la troisième, où il est resté deux ans. Il n'avait pas su le nom du François de La Gazelle, on l'appelait comme ça parce qu'il venait de cet endroit dans la commune de Ségur, où sa mère habitait encore une maison couverte en tôle. Joseph se souvient d'autres détails au sujet du François de La Gazelle, on disait toujours le François, pas François tout seul, et personne ne disait son nom, le François sortira les bêtes, ou arrachera les pommes de terre, ou quand le François reviendra ; il disparaissait trois ou quatre jours, il revenait, le patron criait un grand coup, le François avait la peau grise quand il revenait, il était maigre comme un loup, on plaignait sa mère, il n'avait pas d'âge. Il aimait plus que tout la chienne de la maison, Loulou, une chienne jaune et pointue de gueule, qui allait très bien par les bêtes mais n'obéissait vraiment qu'à lui ; elle avait l'air de savoir quand il reviendrait et l'attendait sous le tilleul, le dernier jour elle se postait là et ne bougeait plus ; on se le disait dans la maison, la chienne le sent il sera là avant le soir, et il arrivait, il marchait

dans la cour, elle lui faisait fête, l'entourait de cercles fous, sautait à ses genoux, à ses hanches, à ses flancs, mais ne le touchait pas, il ne la touchait pas non plus. Personne ne pouvait toucher cette chienne qui avait grandi dans la grange sous un tas de vieux piquets et jouait au ballon les soirs de juin quand les jours ne finissaient pas et que l'on n'avait pas encore vraiment commencé à faner ; le ballon n'avait pas le temps de retomber, elle surgissait, lancée dans l'air, vrillée, inévitable, le patron disait qu'elle aurait été la meilleure gardienne de but du monde, on riait dans la cour de la ferme, même la patronne lançait la balle au pied, et les filles aussi, ils avaient trois filles et un grand fils dans cette ferme et ils étaient joyeux, les hirondelles se jetaient dans le ciel, on jouait tous dans leurs cris. Joseph y repensait, il avait été jeune dans cette ferme de la commune de Ségur dans la vallée de la Santoire, maintenant ça n'était plus une seule ferme, les terres avaient été vendues d'un côté, à deux paysans différents qui faisaient tourner de grosses exploitations, et la maison, une forte maison presque carrée avec des sculptures dans la pierre de chaque côté de la porte d'entrée et au moins sept pièces en tout, la maison n'était plus dans la famille,

elle était devenue une résidence secondaire très bien entretenue. Joseph le savait, il suivait ces affaires et se souvenait des maisons, des bêtes, des prés, des bois, des gens, de ce que ça avait été, de ce que ça devenait, ça devenait quelque chose, de mieux ou de moins bien, il n'aurait pas su dire, quelque chose d'autre, les gens et les bêtes mouraient mais pas les prés, pas les terres, pas la rivière, tout se conservait et il avait beaucoup à penser. La Santoire, par exemple, il était né au bord, il avait vécu là, pas loin, dans sa vallée ou autour, il l'avait entendue souvent la nuit et connaissait toutes ses saisons, un peu comme si elle avait coulé à l'intérieur de lui. Le François de La Gazelle disait au patron que Loulou, quand elle serait morte, il faudrait la faire empailler par l'instituteur qui empaillait des renards et saurait bien pour un chien aussi, surtout un chien si petit et si maigre, ensuite on la poserait là, dans la cuisine, sur le buffet, au-dessus, au milieu, il se retournait, il montrait avec sa fourchette ou son couteau, on aurait la place, un chien si petit, et on pourrait même ajouter un ballon entre ses pattes de devant, un ballon bien nettoyé et crevé puisqu'elle les crevait tous, il en mettrait un de côté, lui, il le garderait, il fallait y penser, et prévoir. Tout le

monde riait à table, chaque fois, on connaissait déjà mais on riait quand même, on riait beaucoup dans cette ferme, souvent. Joseph aurait bien aimé rester. Le François de La Gazelle était mort l'année d'après, Joseph était allé à l'enterrement à Ségur, le patron lui avait parlé ; personne n'aurait pu empêcher le François de La Gazelle d'acheter ce vélomoteur, le début de la fin un vélomoteur, le patron disait un pétarou, pour un type comme lui, un gars très adroit le François de La Gazelle, qui avait de l'idée, et bonne façon à la fois pour les bêtes et pour les machines, pour les deux, ce qui était rare, sans la boisson il aurait pu tout faire, le patron répétait, le début de la fin ce pétarou avec ce qu'il se mettait dans le coffre le début de la fin, il secouait sa grosse tête carrée, bien rasée ; ce patron était toujours bien rasé, et il roulait lentement un peu au milieu de la route dans une voiture presque neuve, une Renault ou une Peugeot, jamais de Citroën, les Citroën étaient des veaux ; il avait aussi dit, on aura du mal avec la chienne, et on aurait peut-être dû l'empailler lui au lieu de le mettre là dans le plumier mais il tiendrait pas sur le buffet ; ils auraient presque ri, ils l'avaient fait, en dedans et des yeux, mais la mère du François de La

Gazelle était au premier rang à droite dans l'église, à la place des familles pour les enterrements, avec sa sœur, son beau-frère, ses neveux et ses nièces qui vivaient à Clermont. Joseph se penchait pour vérifier une grille, la quatrième en partant du bas à gauche il fallait gratter un peu plus avec le balai, il appuyait pour savoir si ça tenait encore assez pour les bêtes, il en parlerait au patron, l'installation remontait à plus de vingt ans, tout avait été bien calculé et le fumier s'écoulait jusqu'à la fosse en ciment, en contrebas de l'étable, c'était beaucoup de travail en moins pour l'entretien mais l'arrière-train des bêtes reposait sur les grilles, il fallait surveiller pour que l'ensemble reste solide et stable, une vache pourrait tomber, se blesser, une patte cassée c'est la mort. Dans cette ferme, on faisait encore vraiment attention aux bêtes, pas seulement pour l'argent, pour l'honneur aussi, et parce que les bêtes ne sont pas des machines, on sent le chaud de leur corps et leurs yeux posés sur vous ; l'hiver elles dépendent, pour les soins et la nourriture, ça fait devoir, on les connaît et elles vous connaissent. Quand on rentre dans une étable bien tenue, l'odeur large des bêtes est bonne à respirer, elle vous remet les idées à l'endroit,

on est à sa place. Joseph avait toujours retrouvé ça dans sa vie, même aux pires moments. Il avait surtout aimé s'occuper des veaux qui grandissaient tous dans les fermes avant la mode de les vendre à trois semaines pour l'engraissement en Italie ou ailleurs ; même dans les grands troupeaux comme celui des Manicaudies il n'aurait jamais confondu un petit avec un autre, il ne leur faisait pas de manières, on n'avait pas le temps et tout le monde se serait moqué ou l'aurait pris pour un original, mais il avait juste la patience qu'il fallait, sans se laisser déborder. En entrant dans une étable ou en voyant un troupeau dehors, à l'herbe, il savait au premier coup d'œil, et aussi à l'oreille, si les choses allaient comme il faut. Il n'avait pas toujours eu le choix, il avait dû, certaines fois, travailler dans des conditions qui lui tordaient le ventre mais il n'était jamais resté longtemps dans ces fermes. Il avait appris à se méfier des gens que les bêtes craignaient, les brutaux et les sournois, surtout les sournois qui cognent sur les animaux par-derrière et leur font des grimaces devant les patrons. Deux fois par jour, après la traite du soir et après celle du matin, il nettoyait les grilles, vingt à gauche et trente et une à droite de l'allée centrale qu'il grattait aussi, mais pas

avec le même balai. Il prenait un peu plus de temps le matin pour surveiller à cause de la lumière qui était bonne à cette heure-là pour tout voir, surtout en décembre ou au début de janvier quand les jours étaient si courts et que les vaches ne sortaient pas, ce qui gênait pour bien vérifier. Il se souvenait beaucoup quand il était tranquille dans l'étable, il n'avait qu'à suivre, ça se déroulait tout seul, les gestes du corps pour nettoyer et des détails de rien du tout qui accrochaient dans la mémoire, comme les pointes longues dans une cloison de planches pour suspendre des affaires. Raymond lui faisait penser à Loulou, et Loulou à tout ce qu'il savait encore sur cette ferme qui n'existait plus, sur ce patron, les prénoms des quatre enfants, ses voitures, le riz au lait de la patronne qui était bonne cuisinière. Il vieillissait, cinquante-huit, bientôt cinquante-neuf, et ces choses étaient là, malgré tout ce qu'il avait bu, et les trois cures, on le lui avait assez dit pourtant que la boisson et les médicaments abîmaient le cerveau, à la longue, le cerveau peut-être, mais pas la mémoire, pas la sienne. Il savait par cœur des dates entières, l'année, le mois, le jour, des naissances, des morts, des mariages, quand il était entré dans telle place et quand il l'avait quittée,

le début et la fin des cures ; il calculait des durées dans sa vie et dans celle des autres, il le faisait de tête pour son frère, pour sa mère, son père, et pour certaines familles qu'il connaissait depuis longtemps, il allait vite et ne se trompait pas. À table, des fois, la patronne ou le patron parlaient de ceci ou de cela, ils ne savaient plus exactement les choses et se tournaient vers lui, ils ne demandaient pas tout à fait mais Joseph pouvait entrer dans la conversation ; en quelle année la Cécile du Casino avait arrêté le magasin ; et l'été où le fils Lavigne s'était tué en tombant du toit ; ou le mariage du fils Couderc avec une chanteuse, même que toutes les vedettes de la télévision étaient sur la place de Saint-Saturnin sous des giboulées de neige en mai, le 2, Joseph précisait le 2, elles étaient comme des poules qui auraient trouvé un couteau, le patron était au vin d'honneur et les avait vues avec des chaussures à talons hauts et lanières dorées et les ongles des orteils vernis comme pour marcher sur les Champs-Élysées en sortant de l'émission de Drucker, ce fils Couderc avait toujours été dégourdi, déjà au collège à Riom il faisait la pluie et le beau temps, son père le disait assez qu'il n'en venait pas à bout, maintenant le gars organisait des

concerts et des tournées pour des vedettes partout dans le monde, au régiment il avait rencontré le frère jumeau d'un chanteur et, de fil en aiguille, il avait fait sa place dans ce milieu où ça gagnait plus qu'au cul des vaches. La patronne levait le sourcil et pinçait le coin de sa bouche, à gauche, toujours du même côté, Joseph remarquait ces choses aussi, à force de voir les gens ; on sentait que la patronne n'aimait pas trop que le patron se lance à parler sur les personnes ou sur l'état de l'agriculture, même si on savait que Joseph n'allait nulle part et ne répétait pas. Toujours Joseph avait retenu les histoires des gens et ce qui se racontait, il ne mélangeait pas dans sa tête et il y pensait en s'endormant. Il dormait à fond et se réveillait net, d'un coup, prêt, les idées à l'endroit, aiguisé comme une faux ou affûté comme les lames de la barre de coupe que le patron utilisait encore dans cette ferme pour faucher les pentes ou d'autres endroits qui n'auraient pas supporté la rotative et le gros tracteur, les sagnes par exemple où les mottes de terre tremblent sous le pied et dégorgent de l'eau rouillée même pendant les années sèches ; en 2003, au moment de la canicule quand les vieux mouraient dans les villes, en 2003 il avait fauché avec le patron

la sagne de Chamizelle sous le bois ; ils fauchaient le matin après la traite, la rosée n'était pas levée, elle ne se levait pas dans ce trou sous le bois même en 2003, ensuite ils sortiraient le foin au râteau pour qu'il sèche au soleil, c'était des méthodes dépassées ; le patron employait ce mot quand il se lançait dans ses discours sur l'avenir de l'agriculture. Ils ne se parlaient pas pour le travail, ils savaient comment faire et que ça s'arrêterait après eux. Quand ils avaient fini, le trou était propre, impeccable, c'était plaisant à voir. Le bois était pentu sous les hêtres, juste bon pour les renards et les blaireaux qui avaient creusé de sacrés terriers, on respirait la sauvagine à plein nez là-dessous, le patron disait ça, il avait des expressions ; ils n'étaient pas chasseurs dans cette famille, ni pêcheurs, même s'ils avaient un grand pré au bord de la Santoire. Chaque année, au début de l'été, le fils ou le père racontait au moins une fois à table que sous le bois à cet endroit exactement, sous le talus au bord de la sagne, en faisant la grande coupe le long de la rivière avec le gros tracteur, il avait vu les renardeaux qui jouaient, à plusieurs, en sautant sur eux-mêmes, en tournant, en se mordant derrière la tête, la mère se tenait un peu sur le côté pour les surveiller ; les

renardeaux n'étaient pas du tout dérangés par les machines et les regardaient passer comme un défilé de chars fleuris le jour de la fête ou la caravane du Tour de France au puy Mary. Joseph rangeait par listes, la famille, les fermes, la boisson, la liste de son père était finie depuis longtemps, celle de sa mère aussi, pas celle de son frère, même s'il ne reverrait sans doute plus Michel, maintenant qu'ils avaient enterré la mère. Dans l'étable Joseph se parlait entre ses dents, en voix de gorge ; le patron ou le fils ou le marchand de veaux ou le vétérinaire n'auraient rien entendu s'ils étaient entrés pour voir une bête ou chercher un outil ; il n'était pas chez lui, il devait garder sa contenance, toujours. Il se finirait dans cette ferme, pour la retraite il irait dans une maison de Riom où étaient les vieux comme lui, il avait déjà dû rassembler et envoyer des papiers à Aurillac ; le patron l'avait emmené un mercredi à Riom et l'avait déposé dans des bureaux derrière la mairie, c'était le 12 mars l'année de ses cinquante-cinq ans ; il avait un peu attendu, ensuite la personne l'avait reçu, une assistante sociale jeune qui tapait vite sur l'ordinateur, elle avait besoin de son numéro de Sécurité sociale et il l'avait récité par cœur, elle avait souri en le regardant au visage sans

demander la carte pour vérifier. Elle avait des yeux verts et un collier assorti. Dans la voiture en rentrant le patron avait dit que cette Madame Flagel était la fille d'une famille de paysans de Montesclide dans la commune de Saint-Amandin, son mari tenait plus de quatre-vingts bêtes dans un bâtiment neuf à côté de Marchastel, c'était des jeunes d'aplomb avec du solide derrière eux ; elle connaissait la musique du travail dans les fermes, avec elle ça serait vite et proprement fait, ça tournerait rond. Dans ce bureau net et bien chauffé Joseph s'était souvenu de toutes ses places depuis le début, toutes ou presque, à cause du trou du milieu, entre 1986 et 2001. Elle avait écouté, noté, tapé encore sur l'ordinateur, parlé de trimestres, de déclaration sur l'honneur et d'annuités, s'était étonné qu'il n'ait pas fait le service mais n'avait pas demandé pourquoi. Il savait où la maison de retraite se trouvait dans Riom, tout de suite en arrivant par la route de Murat sur la droite, un bâtiment de trois étages en grosses pierres grises qui avait été rénové l'année où il était entré dans cette ferme, on voyait du dehors que les fenêtres étaient neuves, à double vitrage à cause du froid et des économies d'énergie. Une autre fois, pendant l'hiver de 2010 où on était

resté bloqué trois semaines en janvier avec une grosse couche de neige et de glace tout autour de la ferme, le patron lui avait donné des papiers qui étaient arrivés dans une enveloppe jaune ; ils avaient regardé ensemble et le patron avait ri en se retournant pour mettre ses pieds dans le four de la cuisinière, tu auras plus chaud que moi à la retraite tu auras pas besoin de la cuisinière moi j'y rentrerais tout entier si je pouvais. Joseph avait été content, le patron disait ces choses quand ils restaient un peu les deux, sans la mère et le fils, dans la cuisine, ou occupés à un travail de vieux, comme faner les coins l'été, ou curer le fumier du parc à veaux dans l'étable, ou les loges à cochons, ou le poulailler, ce qui était le pire à cause de l'odeur à tomber par terre même quand on avait toujours été habitué. Un patron comme celui-là allait bien pour se finir, c'était mieux que dans d'autres endroits où on était regardé de travers. Ce patron n'était pas du pays, il venait du Lot, presque à la limite des deux départements mais côté Lot quand même, à quarante kilomètres de Laroquebrou. Joseph ne retenait pas le nom exact de l'endroit que le patron répétait souvent, il était moins fort pour les lieux, surtout si c'était loin, que pour les dates et les chiffres.

Le patron avait encore ses deux sœurs, des neveux et des nièces à Cahors et à Saint-Céré ; ils n'étaient pas paysans, le patron était le seul de cette famille resté dans l'agriculture, tous travaillaient dans des bureaux ou des commerces et venaient le dimanche deux ou trois fois par an quand il faisait beau dans des voitures immatriculées quarante-six. Des enfants sautaient partout dans la cour, dans la grange ou à l'étable, des femmes jeunes les surveillaient plus ou moins en criant et en riant, les enfants étaient saisis, soulevés, époussetés, embrassés et repartaient en galopant, ils cherchaient le chien qui se cachait jusqu'au moment où il fallait rassembler les vaches pour la traite. Une fois par an, en août, on prenait tous ces enfants en photo alignés sur le mur de la cour et rangés par taille avec le patron assis au bout, ça durait pour les faire tenir en place, on entendait des prénoms modernes, Léo Solène Marvin, le patron se laissait un peu prier pour venir sur la photo, les mères et les pères insistaient, on criait plusieurs fois, pas de photo sans Jacot, et Joseph avait fini par comprendre que c'était le surnom de famille du patron qui s'appelait pourtant Régis. Plus tard la photo serait affichée sur le côté du frigo, fixée aux quatre coins par des coccinelles

magnétiques ; le patron faisait bien comme tout sur le mur avec les enfants et Joseph le remarquait parce qu'il avait toujours détesté, lui, se voir en photo, avec son air de lapin malade, l'expression venait de son frère et ne s'oubliait pas. On riait beaucoup en répétant Jacot, Jacot, parce que, depuis le temps des grands-parents de la patronne, c'était le nom que l'on donnait dans la ferme à l'âne qui servait à transporter le lait de l'étable à la laiterie ; on achetait cet âne, toujours un mâle, chez deux frères célibataires qui tenaient une ferme à côté de Condat et vendaient des ânes ou les échangeaient contre d'autres bêtes, veau, cochon ou poules et lapins ; le patron menait la négociation et le frère aîné venait en vélomoteur inspecter les animaux pressentis qu'il examinait comme s'il avait voulu voir au travers. Le fils avait remplacé l'âne par le petit tracteur mais on avait gardé jusqu'à sa mort le dernier Jacot qui mangeait les coins pentus derrière la grange et avait sa place à l'étable, vivant, selon la formule du patron, comme un fonctionnaire en vacances. Le patron était entré gendre à la ferme et avait donc été jeune homme dans le Lot, dans un coin de pays bas où la neige ne restait jamais longtemps l'hiver ; on avait des arbres fruitiers dans toutes

les fermes, des glycines et de la vigne sur les façades bien exposées, des noyers, et même des figuiers, il racontait ça, les figues n'étaient jamais meilleures que tièdes, directement cueillies sur l'arbre, en passant, à l'heure chaude quand on se relevait après la sieste. Le patron était monté dans la commune dès l'âge de dix ou onze ans avec son oncle qui faisait le commerce de bestiaux, cet oncle célibataire était un peu comme son deuxième père et l'emmenait partout avec lui. Joseph avait toujours entendu parler de ce Robert Lafleur et l'avait même croisé aux Manicaudies dans une grosse ferme où il était resté cinq ans, entre vingt-cinq et trente ans, avant Sylvie ; aux Manicaudies les employés mangeaient à la cuisine et les patrons dans une autre pièce, la nourriture était bonne et en grande quantité mais on savait qu'elle n'était pas la même pour les deux tables, le vacher occupait le haut bout, il était né en Pologne et racontait des histoires de son pays, Joseph était le plus jeune et ces années avaient été les meilleures de sa vie pour le travail et pour tout. Robert Lafleur n'allait que chez certaines personnes, il connaissait la carte et les gens, il avait sa tournée, on le recevait, il était fine gueule et tenait sa place à table sans jamais

perdre le nord ni son portefeuille de vue ; on préparait l'étable et les bêtes à montrer, il ne traitait pas beaucoup d'affaires sur les champs de foire. En août il arrivait avec des cagettes de prunes bleues qui parfumaient les maisons, on les mangeait comme ça, au dessert, ou en tartes. Quand le patron était revenu d'Algérie, il avait travaillé avec son oncle. Plus tard il s'était marié avec la patronne qu'il avait toujours plus ou moins connue à cause des tournées de l'oncle. Il ne parlait pas de l'Algérie sauf pour dire que les vingt-sept mois lui étaient passés dessus comme un train, c'était tout ; une fois par an il allait au banquet des anciens combattants à Riom, à Allanche ou à Murat, et à la commémoration du 11 Novembre il portait le drapeau, depuis que le père Vidal, qui avait fait la deuxième guerre et était resté cinq ans en Poméranie, avait perdu la tête ; ensuite on verrait la photo dans le journal et la patronne la découperait pour la mettre dans une pochette en papier bleu qu'elle rangeait dans le tiroir de gauche du buffet, avec les jeux de cartes et la réserve de piles électriques. Joseph savait que la patronne était fille unique et de neuf ans plus jeune que le patron, née là, dans la maison, dans la grande chambre du bas où tout le mur

du fond était en boiseries claires. Joseph le voyait sans regarder quand il passait devant la fenêtre de la cour qui était ouverte chaque jour pour aérer. À force de travailler chez les autres, il avait des points de comparaison ; il pensait que cette femme et cet homme avaient fait et faisaient encore bon ménage, il le comprenait à des façons, à des détails ; la patronne, qui avait les manières et la voix sèches, n'oubliait jamais les trois sucres dans le bol pour le café du matin qu'ils prenaient, le patron et lui, avant de descendre à l'étable préparer la traite ; ils étaient les deux premiers levés dans la maison, et n'allumaient que le petit néon au-dessus de l'évier ; le gaz était bleu sous la casserole que la patronne avait posée sur le rond moyen et recouverte d'un couvercle ; le patron ne laissait pas bouillir le café et ne l'aimait pas réchauffé au micro-ondes, il préparait sa mixture avec les trois sucres en tournant la cuillère plusieurs fois dans le bol du viaduc de Garabit où les lettres presque effacées de son prénom se devinaient encore. Joseph se servait de sucre dans la boîte rectangulaire qui était toujours garnie et à sa place sur l'étagère carrelée à droite de la cuisinière, alignée avec le sel, le poivre, des herbes pour les sauces dans un pot en verre et des

allumettes. Joseph profitait de tout. Il connaissait aussi le prénom de la patronne qui avait le même bol avec des lettres moins usées, Régine, ça faisait Régis et Régine, comme exprès, et Victor pour le fils.